L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 25 SEPTEMBRE 1857.

Imprimé et publié par
G. F. WEIRSE & Co.
EDITEURS-PROPRIÉTAIRES :
G. F. WEIRSE, S. DUPOUR,
W. DUVERGER, S. HARBY.

Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 25 SEPTEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par N. VIENNE.—A 11 heures du matin, au No 10, rue des Remparts, entre Canal et Dauphine,—meubles, ustensiles, literie, glaces, porcelaines, etc.

Par D. E. MONROE,—A 10 heures du matin, au No 10 de la rue Gravier—coupe, champagne et autres vins, fruits au jus, vermicelle, sardines, pipes en terre, tabac, etc.

Par BLACHE & LACAZE MOT.—A 10 heures du matin, en leur magasin d'encan, rue de Chartres, No 7:—boîtes cotons blanc et jaconas blancs et gris, plus, bottes, souliers et brodequins ; et 11 heures, au public, habillemens d'hiver assortis.

Par JULES SOSSAMON, constable—A midi, rue St. Pierre, maison Pintalba, No 7—un lot de meubles.

Par LE PETIT—A midi, à l'hôtel de la Cité, une portion de terre située au faubourg des Religieuses, avec batisses et améliorations.

Réorganisation de la police.

Le *Bulletin* a publié hier sur l'impuissance et la corruption de la police dans nos villes américaines un article très sage et dont nous adoptons sans réserve les conclusions. A New York, à Philadelphie, à Boston, à Cincinnati, à la Nlle-Orléans, dans les grandes cités de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, à mesure de protection individuelle accordée aux citoyens est notoirement insuffisante. Votre fortune et votre existence y sont constamment menacées. La nuit, si vous ne rentrez pas de bonne heure chez vous, le poignard d'un assassin peut vous atteindre, ou si le malfaiteur n'a pas encore assez d'audace pour verser le sang, il vous assommera d'un coup de bâton et s'emparera de votre bourse, de votre montre et de vos bijoux.

Les journaux que nous parcourons publient tous les jours le récit de quelque exploit nouveau dans ce genre. Le vol et l'assassinat sont devenus une industrie à New-York, et les honnêtes gens qui l'exercent ont acquis une habileté telle qu'ils sont à peu près sûrs de n'être ni découverts ni punis. L'auteur du meurtre du Dr Burdell est encore inconnu! On vous arrête et on vous dépouille dans la cité impériale avec un sangfroid et une prestesse que les Français les moins doués de sûreté. On pénètre chez vous à l'aide de fausses clés ou d'effraction, on visite la maison du haut en bas, on enlève votre argenterie, votre or, vos billets de banque, vos armes, vos porcelaines, ou bien on entre dans votre comptoir et l'on fait sauter avec de la poudre la serrure de votre coffre-fort, et la police ne voit rien, n'entend rien.

Cette police sourde et aveugle est donc mal composée. Elle ne répond pas à son but puisqu'elle est inhabile ou impuissante, inutile ou vénale. Un vol a été commis dans votre maison ; portez votre plainte à la police, elle vous écoutera, elle vous interrogera, mais elle ne découvrira ni l'auteur du vol ni les objets volés.

Une chose est évidente, c'est que dans les villes des Etats-Unis, et surtout les villes les plus considérables par leur population et leur commerce, la police est ou impuissante ou corrompue. Elle est impuissante, parce qu'elle n'a pas l'expérience et le tact nécessaires à la tâche difficile qui lui est confiée. En admettant qu'elle soit honnête, comment pourrait-elle prévenir le crime ou arrêter les coupables, puisque les élémens dont elle se compose se renouvel ent incessamment ? Un nouveau venu bon agent de police, pourvu qu'il ait une longue et opiniâtre étude des mœurs, des habitudes et des ruses des criminels. Il faut se consacrer tout entier à l'art si difficile de surprendre dans leurs tanières les ennemis de la société, de les reconnaître dans la rue, à un geste, à un mot, à un regard à un signe quelconque, de pressentir pour ainsi dire le crime avant qu'il soit commis, de comprendre à l'inspection d'un visage, à l'apparence froid et indifférent la préméditation de l'assassinat, il faut, disons-nous, se consacrer complétement à cet art, pour acquérir ce degré de finesse et d'habileté qui constitua la supériorité d'un véritable agent de police.

Mais comment se livrer à cette étude, lorsque tous les ans le personnel de la police est remanié et que les agents les plus fidèles sont souvent destitués sans motif ? La police parmi nous n'est pas une carrière comme c'est en Europe et en général dans les pays conservateurs. Nous ne voyons dans les places que des récompenses à distribuer à nos amis politiques, et nous accordons entièrement de vie l'intérêt public. Un parti triomphe dans des élections municipales ; vite il se fait de congé et se hâte d'une nouvelle police, nommée un an auparavant par ses adversaires, et de la remplacer par un personnel nouveau et conséquemment inexpérimenté. On ne se demande pas si ce sont qui soient des places d'avenir, si ces fonctions sont honorables et dignes de confiance. S'ils sont capables de remplir les fonctions auxquelles ils aspirent. S'ils sont courageux, dévoués et obéissants. Oh ! non, cette emploi ne mènerait trop loin et forcerait de sacrifier de bons camarades qui nous auraient servis dans la brigue électorale, et qui ont été très utiles au parti victorieux. L'intérêt du parti, en employant la fraude et l'intimidation, a pu augmenter les suffrages d'une ou deux centaines de voix, parti va donner ceux qui autrement eussent été acquis aux candidats de son opposition. Ces hommes de parti, ce sont des agens sans aveu, sans talens, sans moralité, qui n'ont d'autres titres à la confiance publique que leur dévouement à la cause politique qu'ils ont embrassée. Ils ne connaissent rien à leur métier, et ils ne peuvent rien connaître, car ils sont destitués avant d'avoir pu acquérir l'expérience nécessaire à leurs fonctions.

Il faudrait, dira-t-on, soustraire la police à la pernicieuse influence des partis ? Mais comment y parvenir, si la nomination des agens est dévolue tous les ans à un maire ou à un conseil de ville ? Il est clair que le maire ou le conseil de ville ne peuvent pas faire une prudence que les agens appartenant à ce parti et seront toujours tentés d'en faire des instrumens politiques. C'est malheureusement ce qui a lieu dans toutes les villes de l'Union. Le seul moyen d'assurer l'indépendance et d'accroître en même temps la puissance et l'efficacité de la police, ce serait de changer complétement les mœurs de son organisation. Que l'un charge, par exemple, une commission de propriétaires de rédiger une liste d'agents de police, et que l'on dépêche ces derniers, acceptés par le Conseil de ville, ne seront pas destitués à moins qu'ils ne se montrent inhabiles ou infidèles. On croira bien vite une excellente police, et qui plus est, une police honnête. Il y a parmi nous des hommes éprouvés, sûrs, loyaux, intègres, qui seraient trop heureux qu'on leur ouvrit une carrière où ils n'auraient point à craindre ces mutations et ces changemens qui sont le fléau de notre pays.

Pourquoi la police des capitales européennes est-elle si forte et si respectée ? Parce qu'elle est stable et permanente. Pour entrer il faut des recommandations, il faut un brevet de courage et de probité, il faut subir des épreuves, mais quand un agent a été accepté il est sûr qu'il ne sera pas congédié tant qu'il remplira fidèlement ses devoirs. La police dans l'Ancien Monde se rapproche beaucoup plus que la nôtre de l'organisation militaire et exerce partant plus de prestige sur la foule. Donnons un uniforme à notre police et armons-la. En devenant plus forte, elle deviendra plus respectable, et les citoyens auront enfin des garanties de sécurité personnelle qu'ils ne possèdent pas aujourd'hui.

LISTE MARITIME.—On trouvera plus loin la liste des navires qui aux dernières dates avaient quitté ou se disposaient à quitter les ports d'Europe et du Nord pour la Nouvelle-Orléans.

LA RÉVOLUTION A ST DOMINGUE.— On sait qu'un parti puissant s'est insurgé contre Baez, président de la république dominicaine, et que celui-ci a été obligé d'armer ses partisans pour tacher de reconquérir le pouvoir. Ses adversaires veulent au contraire confier la présidence à Santana, qui a déjà exercé à la satisfaction générale le pouvoir exécutif. Des nouvelles de Puerto Plata viennent d'être reçues à New-York. Les Santanistes ont jusqu'à présent le dessus et Baez a été sollicter l'aide de Soulouque. Le noir empereur lui a promis des secours. Aux dernières dates la république tout entière, à l'exception de Santo Domingo, s'était prononcée pour Santana. Cette dernière ville était assiégée par huit mille hommes et l'on ne pensait pas qu'elle pût tenir longtemps. Baez est accusé de trahison.

Dépêches Télégraphiques
TRANSMISES À L'ABEILLE.

Le Central America.

New-York, 24 septembre—La goelette *Edwards*, partie de Galvestos et qui vient d'arriver à New-York, rapporte que le 12, à 6 heures du soir, elle est passée à cent pieds de l'endroit où le Central America a naufragé, elle est restée là jusqu'au jour suivant, [6 heures du matin], sans rien voir qui pût appartenir au malheureux steamer; elle a remarqué trois autres bâtimens au mouillage, dont l'un était la barque *Surrey*.

Erratum.

New-York, 24.—Le "Delaware & Lack" et "Anna Western Rail-Road" ont failli.

Fersee et Brooks, papetiers, ont également failli.

Nouvelles de Washington.

Washington, 24.—Durant l'année finissant le 30 juin, 4,14 3,000 acres de terres publiques ont été vendues, et les recettes ont été de $3,500,000.

Des ordres ont été donnés, du département de la marine, pour que le sloop de guerre *Fincennes* aille à Kanagawa, l'escadre américaine sur les côtes de la Chine.

Les consuls espagnols dont les noms suivent, ont été reconnus par M. Buchanan : A. Savannah, Joseph Manoze, à Mobile, Juan Rico Jalamera; à Boston, Enrique Fallon.

Marchés de Philadelphie.

Cincinnati, 24.—Farine, $4 35 ; blé, languissant; whiskey, de 16 1/2 à 17 1/2; le marché monétaire s'améliore.

New-York, même date.—Coton : ventes de ce jour, 400 balles; farine, ferme; blé blanc, de $1 40 à $1 53; blé rouge, de $1 30 à $1 37; maïs, en faveur; lard, 14 7/8; bacon, calme; huile de lin, 77; chanvre à l'encan, de $100 à $125; café, mou, à 10 3/4, qualité St-Domingue.

Passages.

Vicksburg, 24.—Le D. E. Taylor et le Howard sont passés, descendant le fleuve, entre 5 & 9 heures du soir, l'autre à 2 heures de l'après-midi.

M. BENTON.—Le *National Intelligencer* du 15 courant nous apprend l'entier rétablissement de M. Benton. Ce dernier est encore faible, mais sa santé est excellente.

NOMINATIONS.—M. Wm R. Calhoun, de la Caroline du Sud, a été nommé secrétaire de la légation à Paris, en remplacement de O. J. Wise, démissionnaire.

C. C. WAYLAND & Cie.—Cette maison vient de recevoir de très belles marchandises d'automne qu'elle se propose d'écouler à des prix extrêmement modérés. Quelques-uns des articles qu'elle offre au public sont énumérés dans une annonce insérée plus loin. Les acheteurs feront bien de consulter cet annonce avant de faire leurs emplettes.

ARTICLES POUR CORDONNIERS.—DUPAU & Co. ont ouvert au No 61 rue Royale, entre Conti et Bienville, un magasin d'articles pour cordonniers. Ils reçoivent par tous les arrivages, et ont en ce moment, en magasin, de nouvelles marchandises de première qualité, qu'ils publient aujourd'hui dans nos colonnes, l'attention des cordonniers et marchands de la ville et de la campagne.

CHRONIQUE LOCALE.

COUR DE RECORDER SMITH. — Wm Dunbar a été envoyé à huer devant la Première Cour de District, sous accusation de vol d'argent.

Joseph Bradley, accusé d'avoir menacé Mme Knottel et lui avoir ensuite donné un coup de couteau dans la poitrine, a été condamné par le même juge à une amende de dix piastres et à huit ans d'emprisonnement pour répondre de sa bonne conduite.

Wm McElroy devait se présenter devant la première cour de district pour répondre à l'accusation d'être entré chez Julia Arbuckle, f. c. b., rue d'Orléans, et d'y avoir volé des effets d'habillement. Les plaignants n'ont condamné à aucune peine sévère, parce qu'ils ne veulent pas être importunés dans leurs tanneries les ennemis de la société, de les reconnaître dans la rue, à un geste, à un mot, à un regard à un signe quelconque, de pressentir pour ainsi dire le crime avant qu'il soit commis, de comprendre à l'inspection d'un visage, à l'apparence froid et indifférent la préméditation de l'assassinat, il faut, disons-nous, se consacrer complétement à cet art, pour acquérir ce degré de finesse et d'habileté qui constitua la supériorité d'un véritable agent de police.

Mais comment se livrer à cette étude, lorsque tous les ans le personnel de la police est remanié et que les agents les plus fidèles sont souvent destitués sans motif ? La police parmi nous n'est pas une carrière comme c'est en Europe et en général dans les pays conservateurs. Nous ne voyons dans les places que des récompenses à distribuer à nos amis politiques, et nous accordons entièrement de vie l'intérêt public. Un parti triomphe dans des élections municipales ; vite il se fait de congé et se hâte d'une nouvelle police, nommée un an auparavant par ses adversaires, et de la remplacer par un personnel nouveau et conséquemment inexpérimenté. On ne se demande pas si ce sont qui soient des places d'avenir, si ces fonctions sont honorables et dignes de confiance. S'ils sont capables de remplir les fonctions auxquelles ils aspirent. S'ils sont courageux, dévoués et obéissants. Oh ! non, cette emploi ne mènerait trop loin et forcerait de sacrifier de bons camarades qui nous auraient servis dans la brigue électorale, et qui ont été très utiles au parti victorieux. L'intérêt du parti, en employant la fraude et l'intimidation, a pu augmenter les suffrages d'une ou deux centaines de voix, parti va donner ceux qui autrement eussent été acquis aux candidats de son opposition. Ces hommes de parti, ce sont des agens sans aveu, sans talens, sans moralité, qui n'ont d'autres titres à la confiance publique que leur dévouement à la cause politique qu'ils ont embrassée. Ils ne connaissent rien à leur métier, et ils ne peuvent rien connaître, car ils sont destitués avant d'avoir pu acquérir l'expérience nécessaire à leurs fonctions.

Il faudrait, dira-t-on, soustraire la police à la pernicieuse influence des partis ? Mais comment y parvenir, si la nomination des agens est dévolue tous les ans à un maire ou à un conseil de ville ? Il est clair que le maire ou le conseil de ville ne peuvent pas faire une prudence que les agens appartenant à ce parti et seront toujours tentés d'en faire des instrumens politiques. C'est malheureusement ce qui a lieu dans toutes les villes de l'Union. Le seul moyen d'assurer l'indépendance et d'accroître en même temps la puissance et l'efficacité de la police, ce serait de changer complétement les mœurs de son organisation. Que l'un charge, par exemple, une commission de propriétaires de rédiger une liste d'agents de police, et que l'on dépêche ces derniers, acceptés par le Conseil de ville, ne seront pas destitués à moins qu'ils ne se montrent inhabiles ou infidèles. On croira bien vite une excellente police, et qui plus est, une police honnête. Il y a parmi nous des hommes éprouvés, sûrs, loyaux, intègres, qui seraient trop heureux qu'on leur ouvrit une carrière où ils n'auraient point à craindre ces mutations et ces changemens qui sont le fléau de notre pays.

Pourquoi la police des capitales européennes est-elle si forte et si respectée ? Parce qu'elle est stable et permanente. Pour entrer il faut des recommandations, il faut un brevet de courage et de probité, il faut subir des épreuves, mais quand un agent a été accepté il est sûr qu'il ne sera pas congédié tant qu'il remplira fidèlement ses devoirs. La police dans l'Ancien Monde se rapproche beaucoup plus que la nôtre de l'organisation militaire et exerce partant plus de prestige sur la foule. Donnons un uniforme à notre police et armons-la. En devenant plus forte, elle deviendra plus respectable, et les citoyens auront enfin des garanties de sécurité personnelle qu'ils ne possèdent pas aujourd'hui.

LISTE MARITIME.—On trouvera plus loin la liste des navires qui aux dernières dates avaient quitté ou se disposaient à quitter les ports d'Europe et du Nord pour la Nouvelle-Orléans.

LA RÉVOLUTION A ST DOMINGUE.— On sait qu'un parti puissant s'est insurgé contre Baez, président de la république dominicaine, et que celui-ci a été obligé d'armer ses partisans pour tacher de reconquérir le pouvoir. Ses adversaires veulent au contraire confier la présidence à Santana, qui a déjà exercé à la satisfaction générale le pouvoir exécutif. Des nouvelles de Puerto Plata viennent d'être reçues à New-York. Les Santanistes ont jusqu'à présent le dessus et Baez a été solliciter l'aide de Soulouque. Le noir empereur lui a promis des secours. Aux dernières dates la république tout entière, à l'exception de Santo Domingo, s'était prononcée pour Santana. Cette dernière ville était assiégée par huit mille hommes et l'on ne pensait pas qu'elle pût tenir longtemps. Baez est accusé de trahison.

ROYAUME DE SIAM.—Les journaux de New-York renferment la dépêche suivante qui pour a été transmise de Washington :

Les nouvelles officielles reçues du commandant Foote du sloop de guerre Portsmouth et datées de "Menam River Siam" 16 juin, annoncent sa présentation à Bangkock, en compagnie du consul Bradley, directeur du traité entre les Etats-Unis et le royaume de Siam, avec une considération marquée, imitée en cela par tous les membres de la cour.—Le second roi, sur invitation, aurait même visité le Portsmouth, chose inouie dans les annales du pays. Jamais roi de Siam n'avait mis jusqu'à présent son pied sur le tillac d'un navire de guerre étranger.—Le roi envoya à bord un présent consistant en huile à brûler, riz, aucre, poisson sec et fruits, "dont il aurait positivement refusé le paiement."—Le commandant Foote émet l'opinion que les traités entre le royaume de Siam et la Grande-Bretagne, la France et les Etats-Unis tendent à développer rapidement les ressources du pays.—Plusieurs navires étaient prêts à faire voile pour les Etats-Unis chargés de sucre, la principale denrée du pays.

VENDANGES DE 1857.—On lit dans le *Moniteur viticole* (journal de Bercy-en-France) : Quoi qu'il en soit des nouvelles et renseignements contradictoires, sur lesquels il est difficile de prévoir sûrement encore, il est désormais hors de doute, c'est que la récolte de 1857 sera généralement supérieure en quantité à celle de ces dernières années, et que partout, à moins de sinistre, elle devra être d'une qualité exceptionnelle. Quoique le besoin d'en se faisse pas encore sentir dans la plus part de nos vignobles, les pluies dernières ont fait le plus grand bien, en aidant au développement et à la maturation du raisin.

PHÉNOMÈNES.—Nous lisons dans le *Journal de Lauret-d'Arc* : Un phénomène végétal vient de se produire en Provence, et il faut remonter à l'année 1806 pour trouver, non pas un roi des potirons aussi gros que celui qui vient d'avoir les honneurs de la promenade solennelle aux halles de Paris, mais un potiron de dimension analogue. En effet, le roi des potirons, disent les hommes de la profession, a pesé 142 kilogrammes, celui de 1806 pesait 202 kilogrammes et 48 grammes. Il a été acheté 300 fr. par un riche amateur, après la promenade usuelle.

ALPHABET UNIVERSEL. — Depuis longtemps, le monde savant s'occupe de la recherche d'un alphabet universel de transcription pouvant servir à représenter également les mots de toutes les langues du globe. Un congrès s'est réuni à Londres, et, avec le secours d'indigènes de différentes parties du monde, de philologues et d'anatomistes, on a trouvé le moyen d'arriver à cette grande œuvre. Le résultat a été la formation d'un alphabet composé de trente-huit caractères qui, avec trente-sept chiffres, nombres, etc., peut rendre tous les sons connus et non connus. Ces caractères ont été gravés et fondus à Londres, et, comme le congrès est réuni à Edimbourg, on a commencé un spécimen de cet alphabet universel. Il paraît que l'opération est longue et difficile, car on ne compte pas avoir terminé avant le mois de novembre.

Les journaux de Paris nous apprennent que M. Grimont révèle l'existence, nous remarquons ceux qui sont particuliers à certaines sociétés, comme le *Bulletin du Grand Orient en France*, organe des francs-maçons ; ou à certains métiers, comme le COURRIER, *journal des Tailleurs*; le MONITEUR DES ARCHITECTES, *journal d'amélioment* ; la CHRONIQUE INDUSTRIELLE, *journal spécial de la famille* ; *l'Art de l'apprêteur des draps*, etc. Nous ne connaissons pas encore le journal *l'Aération*, ventilation, invention d'un nouveau genre de tuyau de cheminée.

Certains titres se reproduisent à Paris, sur tous les tons, dans toutes les manières. Ainsi, tout près de l'*Art dans les mers*, nous trouvons l'*Art dentaire*; dans un des catalogues pour lutte de ces rapprochemens a été établi par M. Grimont, nous voyons figurer M. Anato e de Montagnon, les *Archives de l'Art français*, vous rencontrez les *Archives de Méhodiste*, vous rencontrez les *Archives du Notariat et des Officiers ministériels*.

M. Grimont nous donne encore ces *Echos* de toutes les mers, des *Mémoires* de toute espèce. Quant aux titres qui s'adressent à la multitude, ceux-ci. Les *Observateurs* font mieux que *Conservateurs*. Vous avez, par exemple, l'*Observateur des Modes*, le *Télégraphe*, l'*Observateur du Dimanche*, ceci fait calembour, c'est le journal qui est le seul comptable. Cet *Observateur du Dimanche* ne paraît qu'une fois par mois.

EXTRAORDINAIRE BRITANNIQUE. On lit dans l'*Union* de Paris :—Nous avons mentionné, il y a déjà quelque temps, l'étrange témoignage d'un Anglais fort bien renté qui habite le Midi de la France, le département de l'Hérault. Cet Anglais avait pris en affection un jeune orphelin de douze à treize ans, dont les parents, de basse condition, sont morts de misère. L'insulaire mourut, en leur faveur, un testament olographe, et il ajouta à cette autographie de ses dernières volontés, et on l'a peu prévoir qu'un pareil délégué ne pouvait manquer de faire mal les choses, qu'il exprima, avant le 1er septembre de la présente année 1857, un million de timbres-poste *anglais*.

Pourquoi ces timbres-poste et des timbres-poste ayant servi ? C'est le secret du mort. Le testament n'ayant passé le bras de mer de l'Anglais (s'il a une famille), il restait à obéir à l'étranger prescription. Un grand nombre de personnes, M. le préfet de l'Hérault en tête, ont travaillé à recueillir le million de timbres. On n'est adressé au commerce, aux particuliers, aux livres, aux demoiselles de la Maison de Saint-Louis, aux élèves de tous les cours, le million de petits portraits estampillés doit petit grillage noir de l'administration est dans les mains du tabellion chargé de liquider la succession.

FEUILLETON.

LE PRIX DU SANG.
(Scènes de la vie arabe.)

VIII.—*Suite.*

Pendant sa toilette, Mebrouk s'abandonna à la joie de son âge; cette transformation d'un enfant pauvre et sans famille, par conséquent sans nom, en un guerrier de noble origine, fit battre son cœur d'orgueil. Il était jeune, et il sourit avec enivrement à sa destinée. Jadou devait mourir, comme cavalier, sur un cheval qui ne pouvait lui appartenir ; il vainc sur sa selle et tendit ses talons à deux nègres qui, aussitôt, lui chaussèrent de fines chaussures de cuir jaune.

Alors Mebrouk se dressa sur ses genoux, écarta et agita légèrement son haïk au-dessus de sa tête, fit tourner ses éperons sur ses talons, et, prenant son sabre entre ses jambes, il sauta légèrement sur le dos de son cheval, qui s'enleva des quatre pieds par une pointe vigoureuse et partit en bondissant avec une telle légèreté que le chef et la main du cavalier gouvernaient sans efforts.

—Pauvre enfant ! dit l'émir en voyant Mebrouk passer comme un éclair comme il court au malheur !

Khaïd Ben Chérif, qui Abd el-Kader regardait flâniement en prononçant ces mots, courba la tête comme sous le poids d'un remords puis, se soulevant, il dit avec une légèreté ironique :

—Pour toi, je le souhaite; mais, en attendant, je t'exhorte à te défier de Mebrouk; ce n'est plus un enfant ; le courage l'a fait homme... la douleur le fera tigre !

—Jamais tigre ne m'a regardé en face sans tomber sous mes coups, répondit avec orgueil Ben-Biéri ; nous verrons ! Et il prit congé de l'émir pour aller oublier près de Mery-en, sa femme depuis huit jours, les sombres avertissemens que venaient de lui donner la Providence et son maître.

Mebrouk, dès qu'il fut hors de vue des gens de l'émir, hâta son cheval et l'abattit ; et, en arrivant devant son douar, il recommença ses caracoles, cédant à un désir bien naturel et bien excusable, celui de faire envie aux siens dans son triomphant équipage.

Au grand chagrin du bel enfant, les premiers visages qu'il rencontra le saisirent avec plus de curiosité que d'enthousiasme ; il en remarqua même quelques-uns qui affectèrent de tourner le visage, pour n'avoir pas à le regarder.

—*Par le péché de ma mère!* pensa Mebrouk, ces gens sont fous ou méchans, car ils me reçoivent comme si j'avais volé une gloire, mes burnous, mon cheval et mes armes..... Oh! les envieux ! et ne pouvant pas maîtriser son indignation, il piqua droit à un groupe d'hommes assis en cercle, non loin de sa propre tente.

Les hommes se levèrent à son approche, virent à lui, et l'un d'eux lui barra le gênou.

—Pourquoi ne m'embrasses-tu pas sur la figure ? dit Mebrouk, qui s'était penché pour donner une fraternelle accolade.

—Nous te saluons comme notre supérieur et non comme notre égal, Mebrouk! N'es-tu pas, avec justice, le favori de l'émir.

—Je serai toujours votre ami et votre égal, mon cœur ne se séjourn pas de votre accueil cérémonieux, il compta sur la vive démonstration de votre bonheur à me revoir.

—Nous sommes tristes, Mebrouk; mais nous l'aimons comme un digne fils de la tribu.

—Vous êtes tristes ! et pourquoi ?

—Descends de cheval et entre dans la tente.

—Serait-il arrivé malheur à mon frère ? ou est mon frère ? demanda le pauvre enfant, saisi de terreur et tressaillant de tout son être.

—Descends de cheval et entre dans la tente, répéta un autre Arabe.

—Salem ! Salem ! Salem ! s'écria Mebrouk en se jetant à terre. Oh ! mon frère, où donc es-tu ?

Et abandonnant son cheval aux mains de ses amis, Mebrouk se précipita dans sa tente.

—Où est mon frère Salem? dit-il à une femme qui, assise sur une natte et sa tête dans ses genoux, n'avait pas bougé à sa brusque apparition.

Cette femme se redressa gravement de toute la hauteur de sa taille; c'était la veuve de Salem-ould-Kouider.

—Je t'attendais, répondit elle d'une voix qui fit tressaillir l'enfant; tu viens tard; mais le *jour fixé* (le *jour fixé* pour la Résurrection), tu auras, se fait attendre, et cependant, il viendra comme tu es venu, et sera terrible pour les pervers. Suis moi, mon frère.

—Où vas-tu me conduire ? demanda Mebrouk à sa sœur qui, s'inquiétant de son back, le prit par la main et l'entraîna violemment hors de la tente.

IX.

LE SERMENT.

Le veuve de Ben-Salem se nommait Amina, comme la mère du prophète; c'était une femme du commun, vieillie par le travail plutôt que par les années; car, dans les familles pauvres, la femme légitime vit constamment courbée sous le fais des fatigues dramatiques, pendant que son mari se repose, nonchalamment, de ses courses guerrières. Amina portait sur son visage maigre, jaune et tatoué, aux tempes, d'étoiles bleues ineffaçables, les indices d'une race dégrie morale : elle avait la parole rapide, langue, abondante; la vérité pouvait lengue sans occuper était calme, aigué quand ses passions l'exaltaient. Salem-ould-Kouider l'avait beaucoup aimée, quoiqu'elle ne lui eût pas donné d'enfans, ce qui est une honte et une cause de divorce dans les mœurs arabes; aussi, par reconnaissance, avait-elle voué une sorte de culte à son mari. De jugement sûr, de conduite exemplaire, de courage viril, et d'une grande fidélité aux traités du ménage, Amina joignait à ces vertus et à ces qualités un zèle religieux et fanatique; quoique pauvre, elle jouissait dans la tribu des Haschem-Garabas de toute l'estime que commande le respect uni à la confiance.

Mebrouk, stimulé par cette apostrophe, se mit violemment à marcher de front avec sa belle sœur. Ils entrèrent ainsi dans le cimetière et y firent quelques détours; puis Amina s'arrêta brusquement en un lieu isolé, comme une masse sur une tombe récemment fermée, qu'une pierre brute, verticalement plantée en terre, désignait à la piété des fidèles.

Après avoir baisé, à trois reprises, la terre de cette tombe et poussé quelques cris lamentables, Amina se releva, et, fixant dans le regard, les lèvres frémissantes, les clairvoux épars, elle crispa ses ongles sur son visage et le sang jaillit aussitôt; puis étendant un bras dans la direction des Flittas, elle s'écria d'une voix effrayante :

—Pleure ton frère, Mebrouk, pleure le vaillant, le généreux, l'homme de bien! *il a la main toujours ouverte, le sabre toujours tiré, une seule parole* (trois vertus ou qualités que dont possédait le guerrier, l'homme de bien); et il part de nos vignobles, les plaines dernières ont fait le plus grand bien, en aidant au développement et à la maturation du raisin.

PHÉNOMÈNES.—Nous lisons dans le *Journal de Lauret-d'Arc*. Un phénomène végétal vient de se produire en Provence, et il faut remonter à l'année 1806 pour trouver, non pas un roi des potirons aussi gros que celui qui vient d'avoir les honneurs de la promenade solennelle aux halles de Paris, mais un potiron de dimension analogue. En effet, le roi des potirons, disent les hommes de la profession, a pesé 142 kilogrammes, celui de 1806 pesait 202 kilogrammes et 48 grammes. Il a été acheté 300 fr. par un riche amateur, après la promenade usuelle.

ALPHABET UNIVERSEL. — Depuis longtemps, le monde savant s'occupe de la recherche d'un alphabet universel de transcription pouvant servir à représenter également les mots de toutes les langues du globe. Un congrès s'est réuni à Londres, et, avec le secours d'indigènes de différentes parties du monde, de philologues et d'anatomistes, on a trouvé le moyen d'arriver à cette grande œuvre. Le résultat a été la formation d'un alphabet composé de trente-huit caractères qui, avec trente-sept chiffres, nombres, etc., peut rendre tous les sons connus et non connus. Ces caractères ont été gravés et fondus à Londres, et, comme le congrès est réuni à Edimbourg, on a commencé un spécimen de cet alphabet universel. Il paraît que l'opération est longue et difficile, car on ne compte pas avoir terminé avant le mois de novembre.

Les journaux de Paris nous apprennent que M. Grimont révèle l'existence, nous remarquons ceux qui sont particuliers à certaines sociétés, comme le *Bulletin du Grand Orient en France*, organe des francs-maçons ; ou à certains métiers, comme le COURRIER, *journal des Tailleurs*; le MONITEUR DES ARCHITECTES, *journal d'amélioment* ; la CHRONIQUE INDUSTRIELLE, *journal spécial de la famille* ; *l'Art de l'apprêteur des draps*, etc. Nous ne connaissons pas encore le journal *l'Aération*, ventilation, invention d'un nouveau genre de tuyau de cheminée.

Certains titres se reproduisent à Paris, sur tous les tons, dans toutes les manières. Ainsi, tout près de l'*Art dans les mers*, nous trouvons l'*Art dentaire*; dans un des catalogues pour lutte de ces rapprochemens a été établi par M. Grimont, nous voyons figurer M. Anato e de Montagnon, les *Archives de l'Art français*, vous rencontrez les *Archives du Méhodiste*, vous rencontrez les *Archives du Notariat et des Officiers ministériels*.

M. Grimont nous donne encore ces *Echos* de toutes les mers, des *Mémoires* de toute espèce. Quant aux titres qui s'adressent à la multitude, ceux-ci. Les *Observateurs* font mieux que *Conservateurs*. Vous avez, par exemple, l'*Observateur des Modes*, le *Télégraphe*, l'*Observateur du Dimanche*, ceci fait calembour, c'est le journal qui est le seul comptable. Cet *Observateur du Dimanche* ne paraît qu'une fois par mois.

EXTRAORDINAIRE BRITANNIQUE. On lit dans l'*Union* de Paris :—Nous avons mentionné, il y a déjà quelque temps, l'étrange témoignage d'un Anglais fort bien renté qui habite le Midi de la France, le département de l'Hérault. Cet Anglais avait pris en affection un jeune orphelin de douze à treize ans, dont les parents, de basse condition, sont morts de misère. L'insulaire mourut, en leur faveur, un testament olographe, et il ajouta à cette autographie de ses dernières volontés, et on l'a peu prévoir qu'un pareil délégué ne pouvait manquer de faire mal les choses, qu'il exprima, avant le 1er septembre de la présente année 1857, un million de timbres-poste *anglais*.

Pourquoi ces timbres-poste et des timbres-poste ayant servi ? C'est le secret du mort. Le testament n'ayant passé le bras de mer de l'Anglais (s'il a une famille), il restait à obéir à l'étranger prescription. Un grand nombre de personnes, M. le préfet de l'Hérault en tête, ont travaillé à recueillir le million de timbres. On n'est adressé au commerce, aux particuliers, aux livres, aux demoiselles de la Maison de Saint-Louis, aux élèves de tous les cours, le million de petits portraits estampillés doit petit grillage noir de l'administration est dans les mains du tabellion chargé de liquider la succession.

A la Nouvelle-Orléans.

Le Bulletin a publié hier sur l'impuissance et la corruption de la police dans nos villes américaines un article très sage et dont nous adoptons sans réserve les conclusions. A New York, à Philadelphie, à Boston, à Cincinnati, à la Nlle-Orléans, dans les grandes cités de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, à mesure de protection individuelle accordée aux citoyens est notoirement insuffisante. Votre fortune et votre existence y sont constamment menacées. La nuit, si vous ne rentrez pas de bonne heure chez vous, le poignard d'un assassin peut vous atteindre, ou si le malfaiteur n'a pas encore assez d'audace pour verser le sang, il vous assommera d'un coup de bâton et s'emparera de votre bourse, de votre montre et de vos bijoux.

Les journaux que nous parcourons publient tous les jours le récit de quelque exploit nouveau dans ce genre. Le vol et l'assassinat sont devenus une industrie à New-York, et les honnêtes gens qui l'exercent ont acquis une habileté telle qu'ils sont à peu près sûrs de n'être ni découverts ni punis. L'auteur du meurtre du Dr Burdell est encore inconnu! On vous arrête et on vous dépouille dans la cité impériale avec un sangfroid et une prestesse que les Français les moins doués de sûreté. On pénètre chez vous à l'aide de fausses clés ou d'effraction, on visite la maison du haut en bas, on enlève votre argenterie, votre or, vos billets de banque, vos armes, vos porcelaines, ou bien on entre dans votre comptoir et l'on fait sauter avec de la poudre la serrure de votre coffre-fort, et la police ne voit rien, n'entend rien.

Cette police sourde et aveugle est donc mal composée. Elle ne répond pas à son but puisqu'elle est inhabile ou impuissante, inutile ou vénale. Un vol a été commis dans votre maison ; portez votre plainte à la police, elle vous écoutera, elle vous interrogera, mais elle ne découvrira ni l'auteur du vol ni les objets volés.

Une chose est évidente, c'est que dans les villes des Etats-Unis, et surtout les villes les plus considérables par leur population et leur commerce, la police est ou impuissante ou corrompue. Elle est impuissante, parce qu'elle n'a pas l'expérience et le tact nécessaires à la tâche difficile qui lui est confiée. En admettant qu'elle soit honnête, comment pourrait-elle prévenir le crime ou arrêter les coupables, puisque les élémens dont elle se compose se renouvel ent incessamment ? Un nouveau venu bon agent de police, pourvu qu'il ait une longue et opiniâtre étude des mœurs, des habitudes et des ruses des criminels. Il faut se consacrer tout entier à l'art si difficile de surprendre dans leurs tanières les ennemis de la société, de les reconnaître dans la rue, à un geste, à un mot, à un regard à un signe quelconque, de pressentir pour ainsi dire le crime avant qu'il soit commis, de comprendre à l'inspection d'un visage, à l'apparence froid et indifférent la préméditation de l'assassinat, il faut, disons-nous, se consacrer complétement à cet art, pour acquérir ce degré de finesse et d'habileté qui constitua la supériorité d'un véritable agent de police.

Mais comment se livrer à cette étude, lorsque tous les ans le personnel de la police est remanié et que les agents les plus fidèles sont souvent destitués sans motif ? La police parmi nous n'est pas une carrière comme c'est en Europe et en général dans les pays conservateurs. Nous ne voyons dans les places que des récompenses à distribuer à nos amis politiques, et nous accordons entièrement de vie l'intérêt public. Un parti triomphe dans des élections municipales ; vite il se fait de congé et se hâte d'une nouvelle police, nommée un an auparavant par ses adversaires, et de la remplacer par un personnel nouveau et conséquemment inexpérimenté. On ne se demande pas si ce sont qui soient des places d'avenir, si ces fonctions sont honorables et dignes de confiance. S'ils sont capables de remplir les fonctions auxquelles ils aspirent. S'ils sont courageux, dévoués et obéissants. Oh ! non, cette emploi ne mènerait trop loin et forcerait de sacrifier de bons camarades qui